

(R)

a 062291

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, A. E. R. BOAK, Mrs. G. BUCKLER, P. CHARANIS, CH. DELVOYE,
R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, M. LASCARIS,
P. LEMERLE, M. LEROY, R. LOPEZ, M. MATHIEU, G. MORAVCSIK, P. ORGELS,
G. OSTROGORSKY, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY.

TOME XX (1950)

ACTES DU VII^e CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — II.



BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1950

X 216-15

MONUMENTA GERMANIAE
HISTORICA
Bibliothek

IMPRIMERIE
DE MEESTER
WETTEREN
(BELGIQUE)

UNE SOURCE NEGLIGÉE DE LA BATAILLE DE MANTZIKERT

LES « GESTA ROBERTI WISCARDI »

DE GUILLAUME D'APULIE

On a souvent noté ⁽¹⁾ que le poète italien ou normand qui, entre 1088 et 1111 ⁽²⁾, chanta en vers latins les exploits des Normands dans l'Italie méridionale (principalement en Apulie) et les campagnes de Robert Guiscard en Grèce, est parfaitement informé de la politique byzantine, même lorsqu'elle ne semble point intéresser directement les Normands.

Un des passages les plus curieux à cet égard est le début du chant III (vv. 1-110) : le chroniqueur, interrompant sa relation du siège de Bari, ouvre une parenthèse pour résumer quatre des années les plus critiques de l'histoire de Byzance (1067-1071). Voici en traduction cet « abrégé », qui commence après la mort de l'empereur Constantin X Doukas et se clôt sur celle de Romain IV Diogène, plus une conclusion qui nous reporte, par une anticipation de plus d'un quart de siècle, à la première croisade.

« Cependant, Michel gouvernait l'Empire Romain avec son frère Constantin : leur règne fut fatal aux Grecs ; car, remettant toujours la guerre à plus tard, ils déployaient tout ⁽⁵⁾ leur zèle à rester en repos, et, séduits par un luxe insidieux, une honteuse inertie les déshonorait ⁽³⁾. Au temps de ces em-

(1) Cf., entre autres, Francesco GIUNTA, *Bizantini e bizantinismo nella Sicilia Normanna*. Palermo, 1950, p. 66, n. 24.

(2) Cf. GUILLERMI APULIENSIS *Gesta Roberti Wiscardi*, dans *M.G.H., Scriptorum*, t. IX, 1851, pp. 239-298 (et édition anastatique de 1925), préface de Wilmans. Le III^e chant, qui contient une allusion à la première Croisade (vv. 100 sqq.) a dû être écrit en 1098. Il n'est, en effet, pas encore question, dans ce vers, de la prise de Jérusalem (juillet 1099).

(3) Cf. ATTALIATE, p. 97 : ἐκ τῆς τῶν κρατούντων αἰτίας καὶ τῶν ἐκείθεν ὑστερημάτων ἀναπληρούμενα τῶν ἐχθρῶν τὰ θελήματα.

pereurs, une invasion des Turcs en Orient mit en fuite la gent chrétienne, terrorisée, qui habitait les terres délicieuses de la

(10) Romanie. La plupart d'entre eux périrent sous le glaive criminel des Turcs ; et, les villes prises, toute la population, soumise aux Turcs, leur paya tribut et les servit. Contre ceux-ci les Empereurs, dans leur lâcheté, n'envoyèrent pas un seul chevalier. C'est pourquoi, par un décret du Sénat, leur

(15) mère, Eudocie, fut mariée à un chevalier distingué, Romain : celle-ci aimait plus encore en son mari son courage que sa race ⁽¹⁾.

Il était surnommé Diogène, parce qu'il avait une barbe double et fourchue ⁽²⁾.

Se substituant à eux dans l'exercice du pouvoir, il se réserva toutes les affaires de la guerre, laissant à ses beaux-fils les loisirs, et s'apprêta à entrer en guerre contre les Turcs

(20) qui dépeuplaient la misérable Grèce.

Dans sa guerre contre les Turcs, il connut des fortunes diverses. Car souvent, victorieux, il mit, en combattant, les Turcs en déroute, mais souvent les deux peuples combattirent avec un égal succès.

(25) Enfin, ayant envoyé des comtes en très grand nombre surveiller les villes qui avaient reconnu sa suzeraineté, sur le renom de sa prouesse en tous lieux éprouvée, lui-même resta au camp avec quelques hommes d'élite ⁽³⁾.

(1) Cf. ATTALIATE, p. 99 sq. : ἦν γὰρ ὁ ἀνὴρ οὐ μόνον τοῖς ἄλλοις πλεονεκτήμασι προτερῶν, ἀλλὰ καὶ θεαθῆναι παντάπασιν ἡδιστος, ἐπιμήκης τε καὶ στέρων καὶ νότων ἐν καλῶ καθορώμενος καὶ εὐγενὲς τε πνέων ὡς ἀληθῶς καὶ διογενὲς.

(2) *Quia barba bifurcis*. La forme *bifurcis* est un ἀπαξ ; l'adjectif *bifurcus*, *a*, *um* (« à deux pointes ») s'applique ordinairement à des arbres, à des branches, à des instruments à deux pointes, comme la houe. L'étymologie de Diogène par δύο et γένειον (double barbe) n'est attestée qu'ici. Cf. l'étymologie donnée par Attaliat p. 100, « issu de Zeus » (cf. note ci-dessus).

(3) Cf. ATTALIATE, p. 148-9 :

« L'empereur envoya à Chliat un détachement de mercenaires scythes pour y faire du butin et de la rapine, mais il y envoya aussi les Germains nommés Francs, avec un de leurs chefs, homme très fort dans les coups de main, nommé Roussel. Quant à lui, retournant en arrière avec le reste de l'armée, il ne jugea pas opportun de se joindre à ceux qu'il avait envoyés en avant et d'attaquer Chliat ;

Une multitude de Turcs, avec le Sultan, tout-à-coup le cerna, essayant de forcer le camp.

(30) Ils livrent des combats considérables, dans leur désir de s'emparer du camp impérial. Ils cèdent, repoussés, dans un premier et dans un second combat. Enfin, Romain, dans sa prévoyance inquiète, désespérant de garder le camp, et plus soucieux de la vie de ses hommes que de sa propre personne, car il les voit épuisés par la guerre et la famine,

(35) ordonne que tout ce qui se trouvait dans le camp en fait de monnaie, tous les vêtements précieux, et tous les vases d'or et d'argent, soient apportés et répandus dans le camp ; pour

(40) que, si les Turcs réussissaient à envahir le camp, à la vue de ces trésors, ils cessent de maltraiter les Grecs.

Mais l'argent fut ramassé par les mercenaires qui s'enfuient. Les Grecs sont contraints de passer une nuit sans sommeil.

Au point du jour, arrive cette multitude de Turcs, entourant de toutes parts le camp. De toutes parts, les flèches volent ; une grêle de flèches emplit l'air environnant.

(45) Les Grecs ne parvenant pas à résister, les Turcs font irruption. Tout le retranchement est rompu. Mais les Turcs, plus occupés à faire du butin qu'à frapper les soldats, en laissent s'évader beaucoup.

(50) Le chef des Grecs se reconnaît aux signes de son aigle, qui répandait plus de splendeur et d'éclat que toutes les armes, car elle était incrustée en or, sur la cuirasse. On le voit brisant de son épée les lances ennemies et ne cessant de se dé-

mais comme, l'année précédente, le sultan des Perses avait réussi à s'emparer de la ville romaine de Mantzikert, et y avait installé une assez forte garde de Turcs, l'empereur décida d'attaquer d'abord cette ville, de la reprendre et de la restituer aux Romains, et, cela fait, d'aller attaquer Chliat, qui n'était pas très éloigné. Sous-estimant la garnison ennemie de Mantzikert, qu'il ne croyait pas capable de soutenir son attaque, il détacha de son armée un second contingent très important qu'il confia à la direction du magistre Joseph Trachaniote, lui donnant en outre une troupe de piétons assez considérable. Les troupes confiées à ce général étaient des hommes d'élite, et invincibles... et leur nombre était de loin supérieur à celui des troupes qui restaient à l'empereur. » Cf. p. 158 ; les soldats envoyés à Chliat étaient « innombrables » (πληθος ὄντας οὐκ ἐναριθμητον). Cf. PSELLOS, *Chron., Rom.*, 19 sq. ; BRYENNIOS, II, 14,

(55) fendre (1). Par hasard, une flèche, dans son vol, blesse l'imprudent. Et c'est ainsi qu'enfin il est fait prisonnier, avec quelques-uns de ses hommes.

Les Turcs, après avoir défait son camp, conduisent Romain à leur propre camp, et le firent asseoir sur un très beau siège, à côté du roi des Turcs (2).

(60) Le roi lui demanda ce qu'il ferait, si c'était lui qui eût été pris par Diogène ?

Romain lui répondit : « Si tu étais ainsi réduit à ma merci ou à la merci des miens, j'ordonnerais, soit de te couper la tête, soit de te pendre à un gibet ». Le Roi réplique que quant à lui, jamais il ne commettra un tel forfait ; mais qu'au contraire, Diogène désormais jouira avec lui d'une paix éternelle, paix qu'il avait lui-même souvent demandée par des ambassadeurs ; et, pour la rendre plus durable, il promet de faire baptiser sa fille, et de la donner en mariage au fils de Diogène (3).

(70) Après que le traité eût été conclu à ces conditions, le sultan renvoya Romain chez lui, en lui faisant de très grands cadeaux, et rendit tous les captifs. Il les accompagna pendant une longue partie du trajet, les escortant avec honneur ; après avoir ainsi reconduit Romain, il le laissa librement s'en aller (4).

(75) Mais ses beaux-fils ne virent pas d'un bon œil les conditions favorables de la paix ainsi conclue, eux qui n'étaient nullement capables de protéger les armées grecques. Et l'on décide que Romain ne rentrera pas en possession du trône impérial.

(1) Cf. PSELLOS, *Chron.*, *Rom.* 21 ; BRYENNIOI, I, 17, 11.

(2) Cf. ATTALIATE p. 165 : *σύνθρονον... ποιησάμενος*.

(3) Cf. AIMÉ du Mont-Cassin, I, 11.

(4) « Au cours d'une conversation, le sultan demande à l'empereur : *Qu'aurais-tu fait si c'était toi qui me tenais ainsi en ton pouvoir ?* Il répondit franchement et sans flatterie : — *Sache que je te rouerais de coups.* — *Eh bien, moi,* dit le sultan, *je n'imiterai pas ta sévérité et la cruauté.* Ayant ainsi passé huit jours ensemble, ayant conclu un accord et un traité de paix, et arrangé un mariage entre leurs enfants, ... ils se séparèrent : le sultan, avec beaucoup d'embrassements et l'honneur d'une escorte, le laissa retourner dans son empire, et lui accorda aussi tous les Grecs dont il demanda la libération » (ATTALIATE, 165-166). Cf. PSELLOS, *Chron.*, *Rom.* 22 sqq. ; BRYENNIOI I, 19 ; SCYLITZÈS, 700 sq.

(80) Lorsque Diogène sut qu'ils étaient devenus ses ennemis, se fiant à l'aide des Turcs, il prépare contre eux la guerre civile. Ses beaux-fils, voyant qu'ils ne peuvent résister, essayent de le tromper par une paix perfide. Douze prêtres, ignorants de la ruse, et portant des messages de paix, sont envoyés avec Jocelin, dont Romain avait si souvent éprouvé l'amour, qu'il n'hésitait point à s'y fier comme à un ami. Romain se fie aux pasteurs et à Jocelin. On le rassure, en lui prêtant serment, et en lui donnant la parole d'honneur qu'il demande. Le malheureux, c'est en vain qu'il espère redevenir empereur ; car à peine est-il arrivé à Héraclée, qu'il est fait prisonnier et privé de ses yeux ; et celui dont le règne avait eu un renom si glorieux est fait moine. Désormais, les deux frères, en sécurité, dirigent l'Empire, le guidant au moyen de rênes tranquilles.

(95) Cependant les actes des tyrans ne restèrent pas complètement impunis. Car le fils de Romain, prenant pour alliés les Arméniens, les Turcs, enleva à l'empire des tyrans les terres d'Orient, les dévastant par le fer et le feu. A partir de ce moment, la gent perfide des Turcs commence à se dresser contre la Romanie, à y porter le meurtre et la rapine.

(100) Et elle n'eût pu encore jusqu'à ce jour rentrer sous la loi de l'Empire, si la gent des Gaulois, plus puissante que toute autre, stimulée par une volonté supérieure, ne l'eût rendue à la liberté, après avoir soumis l'ennemi par la force des armes : car cette gent, par une inspiration de Dieu, se donna pour tâche de rouvrir les voies saintes du Sépulcre, fermées pendant longtemps (1).

Les misérables par la volonté desquels a été perpétré l'aveuglement d'un si grand homme, sont pris ; et, chassés de la cour, ils subissent à bon droit un châtement forcé. L'ordre est donné, à ceux qu'on avait chargés de punir un innocent, d'infliger aux coupables des supplices variés.

Auteur maladroit, Guillaume d'Apulie n'a pas su marquer les liens qui rattachent ce chapitre d'histoire byzantine à sa geste normande. Le premier est évident : le détronement de Michel VII fut le prétexte des campagnes de Robert

(1) Cf. p. 96, et p. 182, n. 4.

Guiscard en Épire, campagnes qui remplissent les deux derniers chants des *Gesta* ; il était donc logique de faire allusion aux « débuts » de cet empereur. Mais pourquoi notre poète, souvent trop bref, s'attarde-t-il avec tant de complaisance sur les événements d'Asie Mineure ?

Un autre historien des Normands a mis ce lien en relief — d'ailleurs de la façon la plus embrouillée — : c'est la part capitale prise, dans la dernière campagne de Romain Diogène, par les Normands et surtout par Roussel de Bailleul. Aimé du Mont-Cassin, avant de narrer les aventures des Normands en Italie, résume leur essaimage en Angleterre, en Espagne, à Constantinople : notamment il fait, à propos de Roussel de Bailleul, ce récit confus (1) :

« IX... Et entre tous ceaux de Normendie qui alerent à l'Empereor pour prendre li solde [vi fu Ursello], honeste chevalier et vrai et fidel. Puizqu'il avoit veinchut la contrée d'Esclavonnie, ala pour aidier à lo pueple de l'Empereor, loquel devoit combatre. Et lo Empereor vit qu'il estoit acte de combatre et home à prove. Lo manda contre li Turc en l'aide de lo pere. Mès, pour lo juste jugement de Dieu, li Turc orent la victoire et fu grant mortalité de Chretiens. Et Auguste et Urselle furent prison. Et ensi ces .ii., o tout lor chevaliers furent menez en prison (2). Et de lo Duc de li Turc furent honorablement receüz. Mès autre chose est à entendre ; qué autre choze est « Auguste » et autre cose « Cesare ». « Auguste » et « impereor » est une cose, come est dit devant ; mès « Cesaire » est aucune cose manque. En cellui temps [c'erano] .ii. empereor ou Auguste. Et cestui qui estoient sur la Turquie estoient « patrie », et un autre qui estoient

(1) *Storia de' Normanni di Amato di Montecassino volgarizzata in antico francese*, a cura di Vincenzo DE BARTOLOMÆIS (Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, Fonti per la Storia d'Italia, Roma, 1935), I, 9-15.

(2) Erreur énorme. Bien au contraire, Roussel, détaché à Chliat, au lieu d'en revenir pour secourir Romain Diogène, l'abandonna et, traversant le thème des Arméniques, se réfugia en territoire d'empire. Selon Attaliat l'empereur attendit anxieusement les renforts pendant trois jours. Selon BRYENNE (I, 6), il n'y aurait pas eu trahison, l'empereur ayant négligé de mander les troupes de Chliat

Cesaire ; si que alore estoient .ii. empereor et .ii. Cesaire veralement (3).

X. Cestui que je vouz ai devant dit atendoient l'ayde de l'Empereor. Et entrevint lo contraire, par lo conseil de un loquel lui estoit patrie, qui estoit Cesaire. Et oiant, par veraie fame, que sa mere estoit en prison, laquelle estoit moillier de lo sage Cesaire, elle se pela la teste et se bati lo pet pour son marit, et se fist monacha. Et la moillier Urselle, fame molt noble, mist en prison. Mès lo conseil de Dieu non faut de aidier dont la malice de l'ome cherche la malice de destruire.

XI. Lo Impereor, liquel estoit en prison, dona son filz pour marit à la fille à lo Roy de Thurquie, laquelle estoit baptizié et faite christiane. Pour laquel choze il et Urselle furent delivré et mandé honorablement. Et non petite part de lo Impiere raquesterent o l'aide de li Turchi (2).

XII. Et Cesaire, loquel avoit [esté] contre Auguste son patrie, fu prison, et chaï en la fosse laquelle il avoit faite à autre. Et toutez foiz fu en prison, non à l'Omperator, mès à altre gent. Et por molt or et argent qu'il dona fu delivré de la prison.

XIII. Et à cest choze fut a[j]oint major mal ; qua[r], par substraction de lo fillastre Cesare, par commandement de lo autre Impereor, fu à lo Impereor, patrie de Cesare, crevéz les oillz ; et pour la dolor fu mort. Cestui moine qui compila cest Ystoire fait mention de moult empereor, mès de Cesaire non fait mention de li nom, comment se clamoient (3).

XIII. Et Urselle, home de grant cuer et fort combateor, en celui temps conquesta Hermenie ; et puiz lui fist tribut. Et vint en Costentinoble pour delivrer la moillier ; et mist son siege, et fist tant de damage qu'il desroboit et occioit et ardoit

(1) Erreur. Il y avait deux *basileis*, Romain Diogène et Michel VII, mais un seul César, Jean Doucas, oncle de Michel VII.

(2) Il est faux qu'Oursel ait été délivré avec Romain puis l'ait soutenu. Au contraire, nous savons que les troupes de Crispin, auxquelles appartenait Roussel (BRYENNE II, 4) combattirent Romain après sa défaite. Aimé est seul avec Guillaume d'Apulie à signaler le baptême de la fille d'Alp-Arslan, et son mariage projeté avec le fils de Diogène.

(3) Sur l'historicité de ce récit, et sur les erreurs, cf. les notes de Delarc dans son édition.

quant qu'il trovoit. Et tant fu son ire contre li Grez, que la moillier, laquelle li Empereor non lui vouloit rendre par sa volenté, covint qu'il lui rendist contre sa volenté (1).

XV. Et, qué li Grez, molt de foiz, par maliciouz argument et o subtil tradement avoient usance de veinchere lor anemis, eseristrent à li Turchi. Avec ceauz estoit sous pat Urselle; quar il lui estoient traïtor. Et, par domps de molt or, orderent que Urselle fust prison de li Turchi; et fu liez o fortes chaènes. »

Ce récit pullule d'erreurs; elles ont été relevées par Hirsch (2), ainsi que par Delarc et de Bartholomaeis, dans leurs éditions. Mais il a le double intérêt de montrer que Guillaume d'Apulie ne pouvait ignorer que les événements tragiques de 1071 appartiennent à la geste normande, et de faire éclater, par contraste avec la confusion du prosateur, l'exactitude de l'information de notre poète.

Guillaume d'Apulie avait encore une troisième et très forte raison de s'étendre sur la défaite de Mantzikert et sur ses suites désastreuses: vers la fin de sa longue parenthèse, après avoir déploré les progrès des Turcs qui suivirent la défaite de Mantzikert, il exalte les « Gaulois » qui « entreprirent de rouvrir les voies du saint Sépulture », inspirés par Dieu et « stimulés par une volonté supérieure ». Or c'est cette même « volonté supérieure », celle d'Urbain II, qui invita le poète à entreprendre son œuvre: c'est ce qu'il nous dit dans son prologue.

*
* *

Nous sommes parfaitement renseignés sur l'époque qui nous occupe, par les mémoires très détaillés de témoins oculaires et passionnés (3). Il est donc aisé d'apprécier la valeur historique du passage.

(1) Cf. notes de Hirsch et de Bartholomaeis.

(2) *Amalus von Monte Cassino, und seine Geschichte der Normanen. Eine kritische Untersuchung. Forschungen zur deutschen Geschichte*, VIII (1868), p. 236.

(3) On n'a point encore comparé les plus importantes de ces sources grecques avec notre texte latin. En effet, l'édition des *Gesta* dans les *M.G.H.* est antérieure à la première édition de la *Chrono-*

C'est incontestablement l'*Histoire* d'Attaliatè qui se rapproche le plus des *Gesta*, et qui fournit le plus d'éclaircissements au texte latin, souvent obscur. Plusieurs divergences de détail excluent l'hypothèse d'une dépendance directe entre les deux sources. Mais il est clair que Guillaume d'Apulie a été renseigné par un partisan de Romain IV Diogène. De l'avènement de celui-ci, âprement discuté, il donne une version entièrement conforme à celle d'Attaliatè: c'est pour sa haute valeur, et en vue du seul bien public, que Romain Diogène accéda au trône, dans un moment où l'empire était dans une situation très grave par suite de l'incapacité des jeunes empereurs fils de Constantin Doukas et d'Eudocie (1). Guillaume d'Apulie condense, abrège considérablement, et parfois maladroitement, les faits racontés en grand détail par Attaliatè: ainsi, il résume en trois vers les trois campagnes de Romain (2), note en un vers la division des forces de l'empereur, manœuvre qui, de l'avis unanime des sources grecques, provoqua la défaite (3). L'empereur détacha à Chliat le gros

graphie de PSELLOS (1874) et à l'édition de l'*Histoire* d'ATTALIATÈ dans le *Corpus* de Bonn (1853). Sur cette époque et sur les sources, notamment sur Psellos et Bryennios, cf. les remarques très intéressantes de J. LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081* (Paris, 1914-1919), notamment pp. 24, 25, 43, 45, 56, 57, et surtout 58-59 et n. 6. Cf. aussi LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire* (éd. St. Martin-Brosset), XIV, pp. 459-511: bien qu'il ne connût pas encore Attaliatè, son récit n'a guère de lacunes, car il a employé des sources qui copient littéralement Attaliatè.

(1) Psellos, au contraire, précepteur des jeunes princes, adversaire acharné de Romain, prend le contre-pied d'Attaliatè et de Guillaume d'Apulie. Il est d'autant plus frappant que, sur les faits, son tableau confirme parfaitement le récit des deux autres historiens, notamment en ce qui concerne l'incapacité des jeunes empereurs — incapacité qu'il considère comme de la vertu. Il a vu surtout en Romain IV un ambitieux, mais il est forcé d'accorder qu'il visait « aussi » au bien public.

(2) ATTALIATÈ, pp. 102-141, raconte ses campagnes de 1068 et 1069, suivies de celle, désastreuse, de Manuel Comnène en 1070. Psellos, qui a aussi consacré plusieurs pages à ces expéditions, ne perd pas une occasion de critiquer le *basileus* (PSELLOS, *Chron.*, *Rom.* 12 sq.)

(3) Cf. ATTALIATÈ, p. 148-149; PSELLOS, *Chronographie*, *Rom.*, 21, attribue cette fausse manœuvre à une « ignorance de la stratégie »;

BYZANTION XX. — 7.

de ses troupes, et notamment les troupes normandes (1), et vint dresser son propre camp devant Mantzikert, pour reprendre cette ville byzantine (2), occupée l'année précédente par les Turcs.

Le récit des trois journées décisives, à force d'être condensé par le poète latin, en devient souvent inintelligible, et sa chronologie est des plus vagues ; ainsi, il oublie tout bonnement de signaler la reddition des Turcs et la réoccupation de Mantzikert par les Grecs ; il condense en quelques vers les attaques et contre-attaques dont ces journées furent animées (3). Mais il saute aux yeux que notre poète disposait de renseignements très précis, qu'il n'a pas su mettre en œuvre ; par exemple, le v. 42, inintelligible par lui-même, s'éclaire et se confirme par cette page très vivante d'Attaliatè (4) :

« Les Turcs, surgis comme des *dei ex machina*, enveloppèrent et attaquèrent par derrière les Scythes qui se trouvaient en dehors du camp, tombèrent en trombe sur les marchands de vivres, apportant à beaucoup d'hommes, avec leurs hurlements confus, les flèches qu'ils lançaient, leur galop tournoyant, la mort et la terreur. C'est pourquoi ceux qui subirent cet assaut furent contraints de chercher refuge à l'intérieur du camp. Mais naturellement, se pressant l'un contre l'autre comme font les gens poursuivis, ils remplirent d'une grande agitation tous ceux qui étaient à l'intérieur des murs, et qui croyaient déjà que l'ennemi était entré pêle-mêle avec les nôtres, et que le camp tout entier était pris avec les bagages. En effet, la nuit était sans lune, et il était impossible de faire la distinction des poursuivants et des fuyards, impossible de distinguer qui était ennemi, qui ami. Il faut savoir que les mercenaires scythes, en tout pareils aux Turcs, rendaient fort douteuse l'identité des assaillants. C'est alors que ré-

BRYENNOS, II, 14, accuse l'empereur d'avoir suivi de mauvais conseils. Mais toutes les sources sont d'accord sur le fait capital : c'est que Romain ignorait que les troupes turques étaient commandées par le sultan Alp-Arslan en personne.

(1) Cf. ATTALIATÈ, p. 148-49 ; SCYLITZÈS, p. 691.

(2) V. 30-31 : *capiendis imperii castris*.

(3) Cf. ATTALIATÈ, pp. 154 sqq.

(4) ATTALIATÈ, pp. 156-157.

gnait une terreur inouïe, qu'on entendait des paroles abominables, des clameurs confuses, un bruit indistinct ; c'est alors que tout paraissait plein de tumulte et de péril ; ... mais, quelle que fût la détresse où se trouvaient alors les Romains, les ennemis ne purent pénétrer à l'intérieur de la palissade ; eux aussi se méfiaient de l'heure indue, et s'appliquaient à eux-mêmes des pensées communes à tous à cette heure. Toutefois ils ne battirent pas en retraite ; mais pendant toute la nuit, ils entourèrent de bruit et de galops circulaires le camp des Romains, lançant des flèches et des dépoilles, et, de toutes parts, les assourdissant de leurs cris, les entourant d'une muraille de terreur, de sorte qu'ils passèrent toute la nuit les yeux grands ouverts et vigilants. Qui donc aurait pu s'abandonner au sommeil, alors que le péril nous menaçait comme d'une épée nue ? »

De même, l'allusion du poète latin à l'inquiétude désespérée de l'empereur (v. 33 sq.) est admirablement commentée par les pages dramatiques où Attaliatè décrit, heure par heure, la naissance puis la montée de l'angoisse dans l'âme de l'empereur, à mesure qu'il prend conscience de la gravité de la situation. C'est ici que les *Gesta* placent un événement inconnu à toutes les autres sources (v. 36-41) : le stratagème de l'exposition des trésors dans le camp, destiné à distraire l'ennemi, et le vol de ces richesses par les mercenaires (1). Le stratagème atteignit son but (v. 48). Nous n'avons de ce fait que des confirmations indirectes, mais assez probantes pour nous faire admettre que tout n'est pas fiction dans le récit du poète. Nous savons par Attaliatè que le camp fut mis au pillage par les Turcs (p. 153) ; mais surtout nous savons par les sources orientales que l'armée de Romain Diogène transportait des trésors fabuleux, et que le butin fut si formidable que l'armée turque dut renoncer à tout prendre (2).

(1) ATTALIATÈ (p. 157) et SCYLITZÈS (p. 695) signalent bien qu'une troupe de Scythes passèrent le second jour à l'ennemi, mais ne parlent pas à leur propos de trésors. Cet épisode est placé par Attaliatè le lendemain de la nuit d'insomnie, et non avant, comme dans les *Gesta*.

(2) C. CAHEN, *La campagne de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, dans *Byzantion*, IX (1934), pp. 613-642 : « Les trésors de l'empereur contenaient, prétendent nos chroniques, un million de dinars,

Si le thème des « mercenaires voleurs » est folklorique (1), le stratagème signalé par Guillaume d'Apulie semble avoir été très employé dès l'Antiquité (2).

Le poète condense et déforme le récit circonstancié de la journée fatale, mais des traits essentiels ne lui ont pas échappé : ainsi le rôle des archers tures, souligné par les autres sources. Son récit de la capture de Romain Diogène correspond en substance avec les sources grecques (3). De même sur la réception honorable que lui fit le sultan. Guillaume d'Apulie note que celui-ci avait souvent demandé la paix (v. 65), ce qui est confirmé par les sources arabes, qui parlent des

sans compter la masse des vêtements précieux, des ceintures et selles de luxe, et d'innombrables bijoux ». Et plus loin, C. Cahen signale que, après la défaite, les habitants des environs vinrent pendant plusieurs jours prendre du butin. Au XIII^e siècle encore, les gens de Mantzikert et de Chliat gardaient les trésors accumulés alors.

(1) POLYEN, IV, 6, 9.

(2) M^{lle} Sophie Trenkner a bien voulu m'en signaler les exemples suivants : Polyen, *Strat.* VII, 29, 2 : Mithridate, fuyant devant l'ennemi, avant d'abandonner une ville, fait sortir des maisons les meubles et les objets précieux, pour que l'ennemi, occupé de pillage, soit retardé dans sa poursuite. Frontin, *Strat.* II, 13, 1 : Les Saules, fuyant devant Attala, laissent l'or et l'argent dans leur camp (dans le même but). Frontin, *Strat.* II, 13, 2 : Tryphon, roi de Syrie, vaincu et en fuite, jette l'argent en route (dans le même but). Polyen, *Strat.*, III, 7, 1 : Lacharès, poursuivi par les cavaliers de Démétrius après la prise d'Athènes, s'enfuit, déguisé en paysan, et jette en route quelques dariques (dans le même but). On multiplierait facilement les rapprochements. Cf., par ex., chez Anouar HATEM, *Les poèmes épiques des Croisades*, Paris 1932, p. 265, l'analyse d'un passage de la *Chanson de Jérusalem* (ms. 12538, fol. 175^{re}) : « Nous trouvons d'abord une scène plaisante qui montre la rapacité des soldats de Dieu. Les Sarrasins, pour faire sortir les Chrétiens de Jérusalem, avaient imaginé un stratagème ingénieux. Ils placèrent autour des murs de leur cité leurs trésors et un grand nombre d'objets précieux. Attirés par ces richesses et malgré l'avis du duc de Bouillon, les Tafurs tombent dans le piège ainsi que Pierre l'Ermite que les Turcs réussissent à capturer ».

(3) Toutes racontent qu'il se battit vaillamment. Psellos et Bryennios le montrent, comme les *Gesta*, se défendant de son épée. Les sources grecques donnent plus de détails sur sa blessure. Selon Attaliatè (p. 164), le sultan aurait eu peine à reconnaître le *basileus* dans cet homme vêtu en simple soldat. Psellos dit au contraire qu'il avait revêtu toutes ses armes, comme les *Gesta*.

pour parler des années précédentes entre le sultan et Romain Diogène (1).

Sur les événements tragiques qui suivirent la libération du *basileus*, Guillaume d'Apulie est sommaire et commet des erreurs de détail : il n'ignore pas l'alliance entre Romain et les Turcs (v. 78) (2), mais résume en deux ou trois vers les efforts de Romain pour reprendre son trône ; il ne souffle mot du rôle capital qu'eurent les Normands dans son écrasement (3). Enfin, sur la fin du malheureux empereur, il n'est pas très exact. On sait par Attaliatè (4) que Romain Diogène, en 1073, assiégé et affamé dans Adana par Andronic Doukas, prit l'habit monastique ; ramené à Cotyée (non à Héraclée, comme le disent les *Gesta*) sur un âne, et probablement déjà empoisonné, Romain y attendit l'ordre impérial qui devait décider de son sort : cet ordre fut de lui crever les yeux. Il fut exécuté, malgré le serment que lui avaient fait les évêques de Chalcédoine, d'Héraclée et de Coloneia (5). Le chiffre de douze ecclésiastiques, donné par Guillaume d'Apulie, n'est nulle part confirmé, non plus que le rôle qu'il prête à Jocelin ou Gocelin — le même Normand qui, envoyé par Romain Diogène pour délivrer Bari de Guiscard, fut emprisonné par celui-ci ? La chose est difficile à admettre (6). — Les historiens byzantins n'ont eu qu'un cri d'horreur à propos

(1) Cf. CAHEN, *art. cit.* Attaliatè (p. 159) et Scylitzès (p. 696) mentionnent la dernière ambassade.

(2) Cf. ATTALIATÈ, p. 169 sqq., PSELLOS, *Chron.*, Rom., 41 ; BRYENNIOS, I, 19.

(3) ATTALIATÈ, p. 171.

(4) ATTALIATÈ, p. 174 sqq.

(5) « L'empereur se roula en suppliant aux pieds des évêques qui se trouvaient là, et les implorait de le secourir, dans la mesure où ils le pouvaient. En effet, les évêques de Chalcédoine, d'Héraclée et de Coloneia se trouvaient là ; c'étaient eux qui avaient conclu le pacte avec lui. Il leur rappela leurs serments et la vengeance divine. Mais eux, malgré leur désir de le secourir, furent cependant impuissants contre les hommes cruels qui l'enlevèrent et le conduisirent comme une victime au sacrifice » (ATTALIATÈ, p. 177-178).

(6) Il faudrait supposer que ce Gocelin, pris par Guiscard en 1071, quelques mois avant Mantzikert, était déjà libéré en 1072. Le seul fait qui inclinerait à identifier les deux personnages est la faveur particulière dont tous deux jouissaient auprès de Romain (*Gesta* III, 84 ; MALATERRA II, 43). Mais Guillaume d'Apulie, dans ce cas,

du supplice infligé à Romain Diogène. Attaliate ne tarit pas d'imprécations contre la barbarie de Michel (1). Psellos lui-même, « le principal ennemi de Diogène » selon les termes de Scylitzès (2), n'ose charger son disciple de la responsabilité du crime et prétend que c'est à l'insu du jeune empereur qu'on supplicia Diogène (3).

Sur les événements qui suivirent la mort de Romain IV, notre poème n'est ni très clair ni tout à fait exact (4).

Mais une chose n'a pas échappé au poète des Normands : le grand retentissement de la catastrophe de Mantzikert. Avec Attaliate, il a vu dans l'invasion turque qui déferla dès lors de plus belle, une punition divine du crime commis contre Romain Diogène (5). J'ai dit plus haut que c'est l'occasion, pour Guillaume d'Apulie, d'exalter les Croisés, l'esprit de

se contredit lui-même aux vers III, 139 sq., d'où il semble résulter que le Gocelin pris à Bari mourut en captivité. Le poète ne s'est pas avisé de la contradiction, car son récit intervertit l'ordre chronologique des deux faits.

(1) P. 76 : *Τί φης, ὦ βασιλεῦ, καὶ οἱ σὺν σοὶ τὴν ἀνοσίαν βουλὴν κατασκευασάμενοι ἀνδρὸς ὀφθαλμοῦς μηδὲν ἀδικήσαντος* etc. Cf. p. 117 : *ὄφεται δὲ πάντας* etc.

(2) SCYLITZÈS, 688, 2 - 703, 13-15.

(3) *Chron., Rom.*, 42.

(4) P. ex., Michel VII fut seul élu empereur, à l'exclusion de son frère Constantin. Les v. 106 sq. sont sans doute une allusion au sort du César Jean Doukas, qui, après s'être rébellé contre Michel VII, se fit moine (Attaliate, p. 193 ; Scyl., p. 712 : mais sans les textes parallèles ces vers seraient obscurs, Guillaume d'Apulie ne parlant nulle part du rôle joué par le César dans la cabale contre Diogène), et à celui de Michel VII, qui, détrôné, dut aussi se faire moine. Cf. LEIB, *Jean Doukas, César et moine. Mél. Peeters*, II, 163 sqq. Enfin c'est par erreur que le poète nous dit que le fils de Romain, allié aux Arméniens et aux Turcs, aurait enlevé l'Asie Mineure à Byzance. Ou plutôt il doit s'agir d'une confusion : la chose, en effet, ne peut s'appliquer qu'à l'usurpateur qui, en 1094, se souleva dans le Pont en se faisant passer pour les fils de Romain Diogène. Mais ce personnage n'est jamais allé en Arménie et n'a pas eu de rapports avec les Arméniens. Je pense donc qu'il s'agit ici d'un « télescopage » avec l'affaire de Roussel de Bailleul (cf. Aimé, I, 14, texte cité ci-dessus, p. 95).

(5) Cf. ATTALIATE, 183 : *θεήλατός τις ὄργη τὴν εἶσαν κατέλαβεν. Οἱ γὰρ ἐκ Πελοπίδος ἐπιφανέντες Τούρκοι τοῖς Ῥωμαῖκοῖς ἐπιστρατεύσαντες θέρασι*, etc. Cf. BRYENNIOS, II, ch. 3, p. 57 ; SCYLITZÈS, p. 708 ; ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 709. GUILLAUME DE TYR, I, 9, a vu lui aussi, dans la défaite de Mantzikert, le prélude à la première Croisade.

croisade et le grand pontife sous l'impulsion duquel, dans le même temps, s'organisa la première croisade et furent composés les *Gesta Roberti Wiscardi*.

Dans l'ensemble donc, Guillaume d'Apulie est exactement informé de tous les faits du règne de Romain IV, y compris la bataille de Mantzikert ; ce n'est que pour la suite qu'il devient moins précis, sans qu'on puisse cependant l'accuser de graves erreurs. Son récit, qui présente des ressemblances frappantes avec celui d'Attaliate, est d'un partisan de Diogène. A certains égards, nous l'avons vu, il constitue une source indépendante. L'apport le plus original peut-être de tout le passage est son étymologie de Diogène par *δύο* et *γένειον*. Ce n'est qu'une curiosité, sans doute, mais ce jeu auquel il se livre sur un mot grec prouve (avec d'autres essais d'étymologie, dont il émaille son poème) qu'il savait assez de grec pour pouvoir interroger un Byzantin, ou pour consulter une source grecque. Mais Guillaume d'Apulie, écrivant quelque trente ans après Mantzikert, à la Cour du duc Roger, fils de Robert Guiscard, a dû avoir encore l'occasion de converser avec des vétérans normands qui furent de la bataille. Malaterra abonde en récits pittoresques : il les tenait des comtes de la cour normande de Palerme, qui aimaient deviser de leurs anciens exploits (1). Ce sont aussi ces vieux braves, sans doute, — ou leurs frères d'armes — qui eurent à cœur de ne pas voir omis de leurs « gestes » ceux qui, à l'époque où Guillaume d'Apulie les narrait (c.-à-d. l'époque même de la première Croisade) semblaient à coup sûr les plus épiques et les plus actuels : leurs luttes contre les Infidèles.

Marguerite MATHIEU,
Aspirante du Fonds National
de la Recherche scientifique.

(1) Cf. GAUFR. MALATERRA, *De Rebus Gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi Ducis fratris eius*, a cura di Ernesto PONTIERI, dans Muratori, RIS, t. V, parte 1, 1928, et la belle préface de Pontieri, p. xxvii : « Chi mai fossero quei *relatores* ai quali il Malaterra dovè ricorrere, è superfluo chiedere. Un cronista arabo c'informa che il conte Ruggiero ormai declinante negli anni, amava ritrovarsi con gli amici della giovinezza e con essi rievocare, come per diletto ed esaltazione dello spirito, le imprese d'un tempo non lontano ». Voyez dans la *Nouvelle Cllo*, 1951, n° 3-4, notre article *La Croisade Oubliée*.